

J'ai Barcelo dans la peau! Entrevue avec François Barcelo

Jean Obélix Lefebvre

Numéro 10, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21326ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lefebvre, J. O. (1983). J'ai Barcelo dans la peau! Entrevue avec François Barcelo. *Nuit blanche*, (10), 16–19.

François Barcelo

J'ai Barcelo

Je n'aurais jamais cru que cela puisse m'arriver: être subjugué par l'œuvre d'un écrivain québécois et me sentir le besoin d'en faire l'apologie. C'est le monde à l'envers...

Tous ceux qui m'ont connu et fréquenté quelque peu peuvent en témoigner: jamais au grand jamais, je n'ai murmuré ou susurré la moindre phrase gentille envers un ou une compatriote qui avait l'heur d'écrire et de publier ici. Admettons qu'il m'est cependant arrivé d'envelopper mon discours d'un peu de sucre si l'auteur se trouvait à moins de deux chaises de la mienne. Ma mère m'a bien enseigné la politesse, la crainte et l'hypocrisie de bon aloi.

Mais trêve de déclarations outrancières et malvenues, il y eut Barcelo et cela suffit à me réconcilier avec le patrimoine. Il fallait bien endurer ces prophètes mineurs pour accueillir ce Messie ignoré, qui, avant la publication de *Ville-Dieu*, n'aurait, comme tout venant, vendu que quelques centaines de misérables exemplaires.

Je ne sais pas si, depuis lors, la situation s'est améliorée, mais j'ai pour ma part complété ma connaissance de ses livres, notamment *Agénor*, *Agénor, Agénor et Agénor* et *La Tribu*, et je puis affirmer que, après que tous nos écrivains aient à la rigueur tenu une chronique du constat, François Barcelo a déjà débuté la grande saga des multiples destinées qui ont existé, qui existent, qui existeront et même celles qui n'existeront jamais par lacune d'imagination du Grand Architecte.

Je vous livre ici quelques moments d'une entrevue qu'il m'a accordée lors d'un de ses passages à Québec.

Jean Lefèbvre

À questions stupides... ■■■■■

Moi — (J'avale en vitesse un sandwich immangeable et j'essaie de m'y retrouver sur le tabulateur de mon magnétophone): Ça fait déjà quatre livres que tu publies, c'est ça?

F.B. — J'en ai écrit cinq. Mais j'ai publié trois romans. L'autre est un livre sur la course à pied, un guide d'itinéraires pour Montréal et sa banlieue. J'ai même pensé en faire un aussi pour

dans la peau!

Québec, mais quand je suis venu jeter un coup d'œil, j'ai dû constater qu'il n'y a pas beaucoup d'endroits pour courir à Québec.

Moi — Il y a la difficulté des côtes...

F.B. — Oh! Les côtes, c'est pas si mal. J'avais fait les dix kilomètres du Carnaval il y a deux ou trois ans et j'avais trouvé ça très dur. Pour des raisons que je comprends mal, on part à 300 mètres au pied d'une côte et ça monte pendant 5 kilomètres... Il faut y aller prudemment. On se dit: «Ce qu'on monte, on va le redescendre forcément puisque le point d'arrivée est le même que le point de départ.» Mais lorsque tu descends la côte près du Parlement, tu descends sur les genoux. C'est pire encore que la montée...

Moi — (Il tâta probablement de mon chauvinisme. Les Montréalais sont comme ça.) Parlons plutôt de tes romans. C'est La Tribu que tu écris d'abord?

F.B. — L'ordre chronologique de l'action n'est pas celui dans lequel je les ai écrits. Le premier, c'est *Agénor*, *Agénor*, *Agénor* et *Agénor*, qui se passe dans un passé relativement distant et le deuxième, c'est *La Tribu* qui se déroule dans un passé lointain. Le troisième, c'est *Ville-Dieu*, et ça se déroule beaucoup plus près de notre époque.

Moi — C'est ce petit dernier qui semble marcher mieux que les précédents.

F.B. — Les entrevues sont effectivement plus nombreuses depuis le début, mais je ne suis pourtant pas sûr que *Ville-Dieu* soit le meilleur des trois. Je crois qu'il s'agit là de l'effet cumulatif de la publication de trois livres en deux ans. Mes vrais «fans» trouvent qu'*Agénor* est mon meilleur livre...

Étranger en un étrange pays...

Moi — Il y a une histoire, un propos particulier dans Agénor?

F.B. — Il n'y en avait pas. Je n'écris jamais un livre d'un seul propos. On pourrait dire qu'*Agénor* était mon roman pacifiste, *La Tribu* mon roman indépendantiste et *Ville-Dieu* mon roman socialiste. À ce rythme-là, je cours vite le risque de me trouver bientôt à court de sujets ou de bonnes causes. Mais, honnêtement, je ne me suis pas assis en me disant:

«Je vais écrire un roman pacifiste ou indépendantiste.» Il y a beaucoup d'aspects d'*Agénor* qui n'ont jamais été mentionnés par la critique. Je pense, entre autres choses, au fait que les personnages d'*Agénor* sont souvent d'origine étrangère...

Tu vas me dire que c'est parce que j'ai un nom d'origine espagnole que je suis sensible à cela, mais ce ne serait pas tout à fait vrai. Le premier Barcelo est arrivé ici aux environs de 1820 et s'est même joint à la Rébellion de 1837.

Donc, dans *Agénor*, il y a un certain nombre de personnages comme Tramore O'Brian, le premier Agénor, qui sont des vieux pays, et même un second Agénor qui est un extra-terrestre laissant une progéniture sur cette planète-là, qui sont des apports étrangers...

Moi — C'est peut-être le constat de la nécessité d'apports étrangers à une société québécoise qui apparaît comme une société fermée. Tes écrits donnent souvent cette impression d'appeler à dépasser ces cloisonnements par une constante utilisation de la fable ou de la parabole, comme si une description trop réaliste allait t'amener seulement à une constatation passive des réalités médiocres de notre société...

F.B. — Oui. Presque inversement d'ailleurs, il y a ce Québécois, qui porte le beau nom de Louis-Napoléon Duquette, et qui vit sur une autre planète à des millions et des millions d'années-lumières d'ici.

Je ne vois pas le peuple québécois comme un peuple monolithique ou fermé sur lui-même. Je pense que, si finalement on a un certain fond xénophobe, on ne l'est pas tant que ça. Je donne comme exemple l'intégration: je vis dans un quartier de Montréal où il y a un certain nombre de Haïtiens et de Cambodgiens et je les vois jouer au hockey avec les jeunes du quartier. Tout ça fait un beau mélange et tout le monde sacre en québécois évidemment.

Moi — Je n'ai jamais affirmé que tes écrits étaient xénophobes, au contraire. J'ai plutôt l'impression que ta littérature appelle à faire venir des éléments nouveaux de société et à briser l'enfermement du quotidien québécois.

F.B. — Oui. On est habitué, dans notre quotidien, à vivre dans une pièce, que ce soit une chambre à coucher où l'on dort, un bureau où on travaille ou

une cuisine. Et, vraiment, je crois qu'il y a très peu de ces scènes dans mes romans. Ça se passe dehors ou partout et, comme lecteur, j'ai d'ailleurs horreur des romans où il ne se passe rien.

Écrire à 40 ans, le bel âge

Moi — Depuis quand écris-tu?

F.B. — Ça m'est toujours venu. J'ai écrit quand j'étais jeune, mais passons vite là-dessus. Je suis devenu, à 22 ans, rédacteur publicitaire, ce qui est un métier très fascinant quand on commence à le pratiquer. J'ai alors à toutes fins pratiques cessé d'écrire... sauf de temps à autre. Il me prenait une rage et j'écrivais un chapitre de roman puis je l'abandonnais là. Finalement, c'est à 37 ans que je suis parvenu à recommencer à écrire, il s'agissait d'*Agénor*, sans trop croire que j'y arriverais. Et pour cause, ... des premiers chapitres, j'en avais presque plein mes tiroirs.

Enfin, j'ai fini par passer le cap des 100 pages et je pense que c'est parce que j'arrivais à un âge..., surtout dans la publicité, qui est très, enfin pas exactement artificiel, le comble de l'éphémère. Dieu merci, ce n'est pas signé! J'aime bien l'anonymat de ce métier-là. S'il fallait que je signe mes «annonces», je devrais réduire de beaucoup ma production publicitaire.

Moi — Tu en fais toujours?

F.B. — Oui. Ça représente 95 p. cent de mes revenus.

Moi — Et ça influence ton écriture?

F.B. — Probablement. Il y a eu une influence par antithèse, par contraire.

Moi — Mais c'est une même technique du langage imagé...

F.B. — Non. En publicité, on ne s'exprime pas soi-même. On exprime ce magnéscope, ce magnétophone-là, ce journal-là, mais on ne s'exprime jamais soi-même.

Et, finalement, ce qui rend ces deux métiers fort compatibles, selon moi, c'est qu'ils sont très différents l'un de l'autre. Dans la publicité, on doit être très discipliné. On n'est pas libre de ce qu'on dit ni même de la manière dont on le dit. Il y a un client qui peut dire non et une multitude d'intervenants. Alors que, lorsque j'écris, je suis seul. Je peux écrire 500 pages si je veux ou seulement 10 si j'en ai envie.

J'ai vraiment une liberté totale dont j'abuse allégrement. Peut-être que si je n'étais pas forcé d'avoir une grande discipline d'écriture dans mon travail quotidien, j'abuserais moins de cette anarchie, de cette liberté dans mes livres.

Moi — Te dresses-tu des plans d'écriture? On parle souvent de nouvelles accolées à propos de tes romans. Et puis, comme Roger Lemelin, es-tu hanté par tes personnages jusqu'à la dépression?

F.B. — Pour ta dernière question, c'est non. Mes personnages, je suis eux au moment d'écrire le chapitre et non pas une demi-heure plus tard.

Pour ce qui est de l'écriture, je ne pense pas avoir une méthode précise. Dans le cas de *Ville-Dieu*, je savais, après avoir écrit le premier chapitre, comment ça se terminerait. Je n'avais aucune idée cependant de ce qui allait se passer entre le début et la fin. Il y a certains chapitres, mais très rares, que j'ai écrits comme des nouvelles. C'est le cas, dans *Ville-Dieu*, de ce gars qui s'aperçoit, en allant à la toilette, qu'il peut faire marquer son équipe. Je l'avais écrite à la suite d'un match où le Canada était parti pour gagner et, finalement, s'était fait ramasser. J'ai eu l'idée de cette nouvelle-là ce soir-là et je l'ai écrite le lendemain (enfin, le premier jet!). C'est vers la fin, lorsque j'avais déjà écrit 250 pages de *Ville-Dieu*, que j'ai décidé de l'incorporer au roman plutôt que de la conserver comme un récit individuel. Mais c'est rare que j'utilise cette méthode.

Des personnages qui existent par eux-mêmes

Moi — La famille Hyon joue un rôle important dans ton œuvre. Où as-tu trouvé l'inspiration de tes personnages?

F.B. — Je ne sais pas. Non, soyons franc! Mélodie Hyon m'a été inspirée par une femme que je connais, qui était effectivement très jolie et très... brumeuse, très éthérée. Mais, Hylare Hyon, lui, est un personnage totalement fictif. Pour beaucoup de mes personnages, j'ai une image mentale provenant d'un personnage physique même si, moralement, il peut y avoir beaucoup de distance. Je sais, parce que je l'ai décidé, qu'il est à peu près chauve, mais c'est tout.

Moi — C'est l'archétype du capitaliste à gros cigare...

F.B. — Si on veut... Le personnage a évolué tout de même entre ce qu'il était dans *Agénor* et ce qu'il est dans *Ville-Dieu*. Il est devenu beaucoup plus complexe. Enfin, je n'aime pas beaucoup les descriptions, ni physiques, ni de caractères.

Moi — Et le polymorphe Agénor, il est tiré de quelle part?

F.B. — Ce n'est personne en particulier.

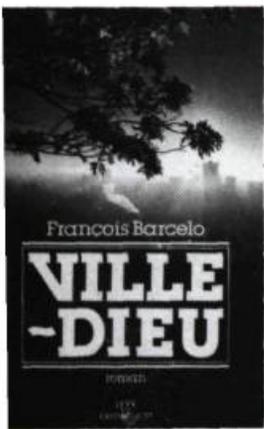
Moi — Le dernier en liste à l'air un peu perdu dans toutes ces situations... N'est-ce pas un portrait inconscient du monde d'aujourd'hui où l'on s'est

françois barcelo

agénor, agénor, agénor
et agénor



Quinze / prose entière



coupé de la part du rêve? On a l'impression que cet Agénor aspire à autre chose mais en est dramatiquement privé.

F.B. — Ouais, c'est un personnage probablement en partie tiré de moi. Je pense qu'il y a chez moi, et probablement chez les gens qui se regardent intérieurement, pas seulement dans un miroir, une part trouble. Comme il est parfois troublant d'être aimé. On aurait presque envie de ne pas l'être...

Moi — Et on l'est toujours pour de mauvaises raisons...

F.B. — Oui. Et une fois qu'on est aimé, on se sait plus comment faire... Il y a cette partie de moi qui est dans *Agénor*... On pourrait dire que *Ville-Dieu* est une étude des pouvoirs: pouvoir de l'amour, pouvoir de l'argent... Chez cet Agénor, c'est un immense pouvoir sexuel qui se développe précocement, un pouvoir qui devient extrêmement embarrassant, extrêmement boueux même dans l'un des épisodes, un pouvoir qui finit presque par détruire le personnage.

Moi — Beaucoup de tes personnages sont entraînés dans la fatalité. Ville-Dieu, notamment, ne serait-il pas un peu défaitiste?

F.B. — Cet aspect un peu noir ne devrait pas être perçu comme un encouragement à ne rien faire et à tout accepter, mais comme un encouragement à la lucidité, à poursuivre sa vie, son action, sa destinée, de manière beaucoup plus efficace. Mais mes livres n'ont pas d'intentions très didactiques. Il ne s'agit pas du manuel du parfait petit révolutionnaire. Très souvent, je présente à l'égard des choses auxquelles je crois la thèse et l'antithèse, quitte même à faire vaincre l'antithèse.

Moi — Tu es aussi extrémiste que Sylvane Laforest...

F.B. — Et Sylvane Laforest ressemble beaucoup à René Lévesque. Heureusement, elle ne lui ressemble pas physiquement...

Le livre du créateur

Moi — Tu prépares d'autres livres à la suite de ceux-ci?

F.B. — J'ai écrit le texte de présentation d'un livre de Mia et Klaus sur Montréal. Ce n'est pas en tant que publiciste que je l'ai fait. C'est une vision très personnelle de Montréal. Je pense que ce texte me ressemble beaucoup. J'ai fait de nombreuses recherches pour un texte aussi bref.

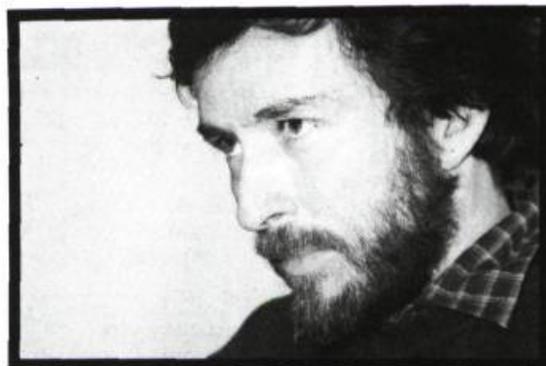
Je crois que les gens vont me reconnaître dans la présentation que je fais de Montréal. Ce n'est pas seulement un texte de soutien aux photos. Il n'essaie pas de dire ce que racontent déjà les photos, il essaie de dire autre chose...

Moi — Et pour les romans? Tu te disais à court de thèmes...

F.B. — Je blaguais!

Moi — Il y a des personnages antérieurs qui risqueraient d'émerger de nouveau?

F.B. — J'ai commencé un autre roman, mais je ne crois pas poursuivre dans cette série des *Agénor*. C'est sûrement le roman le plus ambitieux que j'aie projeté et, pourtant, je suis très ambitieux. Dans un roman, je tente toujours de faire entrer un univers entier.



François Barcelo

Photo Anne-Marie Guérineau

Le sujet de ce roman, c'est la récréation du monde à partir du point zéro. C'est comme si Dieu, au lieu d'être Dieu, s'était fait romancier et avait commencé à écrire la Bible lui-même. Je vais partir du même point, la Genèse. Je vais probablement aller jusqu'à inventer les lois de la physique, de la chimie, et les êtres qui habiteront ce monde-là. Je vois un livre d'au moins 1 000 pages, peut-être 2 000, qui serait donc publié en plusieurs tomes. J'en parle beaucoup en ce moment parce que j'essaie de me convaincre d'embarquer là-dedans et que, plus j'en parlerai, plus je me sentirai lié à le réaliser.

Les frontières des pays et les frontières des éditeurs

Moi — N'as-tu jamais eu l'intention de dépasser les frontières pour publier?

F.B. — Misère! J'aimerais être lu en France. C'est pourquoi, dans *Ville-Dieu*, au lieu de parler de rondelle et de bâton de hockey, je parle de palet et de crosse. C'est un choix politique finalement. Je crois que, si nous voulons survivre comme peuple, il faut que nous parlions français. Je ne crois pas qu'une langue québécoise représente le salut. Ce serait très tentant d'aller voir un éditeur français, mais je ne suis pas sûr que ce soit la solution. Je préférerais que ce soit un éditeur français qui vienne me voir (rires).